

S'adresser, au bureau du journal de 8 heures du matin à 6 heures du soir

Rédaction et Administration

URUGUAY 26

(Imprenta Latina)

Année IV Num. 918—798

"SIAS HUROUX"

L'exécution d'Emile Henry remet à l'ordre du jour les anarchistes et leurs victimes.

A l'heure où le télégraphe nous annonçait que justice venait d'être faite du jeune anarchiste qui a si vigoureusement revendiqué devant le jury de la Seine le droit de dynamiter les bourgeois pour leur apprendre à vivre, le courrier nous apportait la bonne nouvelle que M. Léon Tailhade, guéri de ses blessures, vient d'envoyer, *ex style artiste*, un pardon bien senti, à l'anarchiste resté inconnu qui déposa, le mois dernier, un pot de fleurs chargé de picrole de potasse sur la fenêtre du restaurant Foyot.

M. Léon Tailhade est ce littérateur parisien, cet esthète fin de siècle, qui avait trouvé beau le geste de Vaillant et d'Emile Henry lançant leur bombe et qui l'avait célébré dans cette langue apocalyptique et burlesque qui fait aujourd'hui le bonheur de nos décadents.

Un hasard ironique a voulu que peu de jours après, M. Tailhade se soit trouvé amoureusement attablé près de la fenêtre que la dynamite avait choisie pour rappeler aux joyeux repus de ce monde infâme, par un nouveau geste, que, pendant qu'ils garnissent leur pain de plantureux, il y a des estomacs moins bien lotis qui conspirent contre leur digestion.

Nous sommes enchantés, parbleu, que M. Léon Tailhade en soit quitte pour un œil perdu et nous le louons fort de sa magnanimité épistolaire.

Nous sommes convaincus que nos amis, — même ceux qui ont pu penser d'abord que le hasard avait été bien inspiré en fournissant à M. Tailhade l'occasion de recevoir dans l'œil le geste si fort admiré — partageront la satisfaction que nous éprouvons de le savoir rendu au monde des esthètes et des dîneurs bourgeois. On n'apprendra pas avec moins de plaisir que la salle du restaurant Foyot où fut commis le moralisateur attentat et qui, par suite, avait eu elle-même besoin de réparations, vient d'être remise à neuf et n'a pas cassé d'être fréquentée, envahie même, par une clientèle aussi empressée que bien choisie. A quelque chose malheur est bon. C'est à qui verra le plus et le mieux un endroit ainsi marqué par le doigt de la fatalité.

Le propriétaire de l'établissement ne sera qu'un ingrat indigne de donner désormais à déjeuner à un esthète s'il ne perpétue pas par une inscription le souvenir de cette tragique aventure et s'il ne donne pas à la salle restaurée, comme on le fait dans les musées pour les donateurs généreux, le nom auréolé de M. Léon Tailhade. On ne saurait trop faire pour consacrer à tout jamais d'aussi glorieuses souvenirs, en un temps, où les nations sont devenues si oublieuses.

Quant à M. Tailhade, il est probable que son raffinement esthétique aux prises avec la réalité pathologique, lui aura suggéré dans son lit d'hôpital, quelques réflexions très bourgeoises dont il serait indécrottable de lui demander la confession. Sans l'offenser, on peut supposer qu'il serait moins prompt à affirmer aujourd'hui que la beauté, comme le disent nos modernes philosophes de l'école d'Anstères ou du Lycée du Bougival, est le seul cri crié pour apprécier les actions humaines.

C'est un motif de plus pour que nous nous réjouissons que le pêcheur n'ait eu qu'un œil crevé au lieu d'être envoyé prématurément dans l'autre monde, pour y célébrer en prose décadente et en vers symboliques les beaux gestes des Pères de l'Eglise anachiste.

Il y a déjà assez de deuil autour de nous et sur la conscience — bon gré malgré ces artistes — à en ont une — des chevaliers de la Bombe.

D'autre part, et s'il faut dire toute notre pensée, — en félicitant M. Léon Tailhade, littérateur et esthète raffiné, désormais célèbre, nous avons quelque peine à réprimer en nous le léger sentiment d'envie que nous inspire sa destinée.

Tout bien considéré, en effet, aujourd'hui que la voilà hors d'affaires, M. Tailhade n'est-il pas ce qu'on peut appeler un aveinard?

Il est une fantaisie provençale, une egalejados qui n'a pas encore perdu de sa saveur et qui bien dit et au moment qu'il faut, après la poire et le fromage, a le privilège encore de déridier son monde. Il s'agit de quelque brave homme qui se plaint d'être victime du sort perpétuellement, et partout et en toute circonstance d'attraper le mauvais billet. Et à chaque plainte nouvelle son interlocuteur lui prouve qu'au lieu de se plaindre il devrait se féliciter et que ce qui lui est arrivé n'est rien en comparaison de ce qui aurait pu lui arriver. La conclusion invariable est: «Sias huroux». Vous avez de la chance. On voit d'ici le thème qui peut se prolonger et se varier à l'infini.

Nous ne savons pourquoi, mais il nous semble qu'à M. Laurent Tailhade, s'il se plaignait, on pourrait opposer le fameux: «Sias huroux», de la egalejados provençale. Au fait, pourquoi se plaindrait-il? Avant l'attentat de la rue de Tournon, avant cette bonne idée qu'il a eue certain soir d'aller, pas seul, absorber des nourritures délicates, monsieur Laurent Tailhade était, bien sûr, ce qu'il est encore aujourd'hui, un écrivain de talent, pas de ceux à qui on peut reprocher d'être en retard sur leur temps; il appartenait même un peu à la littérature de demain. Il n'avait pas une réputation universelle, mais une certaine notoriété dans un monde restreint, ami des lettres, et qui ne tient pas à la faveur des foules, ce qui est peut-être un signe de sagesse. M. Tailhade avait des amis, cela fait son éloge, et ces amis l'ont prouvé par toutes les marques d'intérêt et de sympathie qu'ils lui ont données en face du public, mais, tout ceci admis et bien admis, peut-on comparer sa situation d'aujourd'hui à celle d'hier?

Aujourd'hui, il a la célébrité, et son nom a été collé sur les lèvres des hommes. Pour un littérateur, — profit mis à part, nous ne parlons pas d'argent — la différence n'est pas mince. Quel éditeur lui fermera sa porte? Laurent Tailhade, vous savez, celui du restaurant Foyot. Et le public pressera le bouton de la porte et achètera le dernier de M. Tailhade. N'avons-nous pas un fond raison et beaucoup de collègues, la question de la bombe étant heureusement réglée, ne penseront-ils pas comme nous? Décidément, M. Tailhade, vous auriez tort de vous plaindre. «Sias huroux».

EN ZIGZAG

22 mai 91.

Portraits ministériels.

Premier portrait.

«C'est à l'étranger qu'il empruntait ses idées et ses continuelles comparaisons; il n'y avait pas jusqu'aux noms du pays qu'il ne dénaturât en les prononçant à l'étranger. Ses manières à la fois naïves et obligantes, offraient un mélange de la politesse du cour et du mysticisme de confrérie. Sa conversation n'était qu'une enfilade de mots, de phrases à travers lesquelles on apercevait l'embaras du terminer autrement plus par quelque chose de vide et de ridicule. L'absence d'idées, il adoptait de préférence celles qui sortaient d'un milieu où il pensait qu'on n'irait pas en chercher l'origine; et sans les approfondir, il les produisait en conseil, en déduisant des conséquences sans se laisser arrêter par les observations les plus pressantes. Rencontrait-il une argumentation trop forte: «Messieurs, s'écriait-il, l'obstacle que vous prévoyez n'existe pas. D'ailleurs, cela me regarde et j'en fais mon affaire.»

Vous avez déjà mis un nom au pied de ce portrait, mais j'en suis fâché pour votre malice, lecteur ou lectrice, il ne s'agit pas d'un contemporain... L'homme que M. le baron d'Haussez a dépeint sous ces traits peu flatteurs appartient à la première moitié du siècle; il ne fut jamais général et se nommait le prince de Polignac. L'histoire vous a appris quels services il rendit à Charles X.

Deuxième portrait.

Il apparaissait avec toute l'impopularité, qui s'attachait à son nom, toute la haine que lui portait le parti ennemi, toute la désaffection personnelle que lui avaient vouée ses amis politiques mêmes, et, de plus, avec une absence d'aptitude aux affaires, de faculté de concevoir, de force de volonté que personne ne lui soupçonnerait. Peu connu dans le monde, où on ne le voyait que rarement et où il se renfermait dans une affectation de réticence et de discrétion, on ne pouvait le juger que par des discours de tribune, très bien faits, mais très faciles à faire puisqu'ils n'avaient pour objet que l'exposé de quelque système de l'expédition duquel il était certain de n'avoir jamais à s'occuper, ou l'apologie de quelque mesure dont les dessous répréhensibles pouvaient être soupçonnés mais restaient cachés aux yeux des profanes les plus clairvoyants.

Et plus loin:

«Une figure chagrine, un air de dureté qui l'excellait lui donner, des yeux percants insolomment fixés sur les interlocuteurs et recourverts des sourcils sans cesse froncés, une bouche habituellement contractée par un rictus méchant que malin, tout cela est peu propre à faire goûter une conversation saccadée, distraite, dédaigneuse, et qui ne s'anime que lorsqu'elle prend un caractère désobligeant et fâcheux.

En un mot, il avait cette présomption irrésistible, cette audace résultant de l'ignorance du danger, cette répulsion pour toute idée qui ne venait pas de lui, cette maladresse d'exécution inséparable de la folie des conceptions, qui sont le propre des hommes médiocres, appelés aux grandes affaires et dont la mission providentielle semble être de conduire les États à leur perte.

D'Haussez pinxit.

Et l'original du portrait est encore un disparu qui n'a rien à voir avec le temps présent et l'Amérique du Sud. Il fut ministre du gouvernement ou de l'intérieur dans le cabinet Polignac, mais il ne coiffa jamais le bonnet carré du docteur en droit ou un jurisprudence, et se nommait François Régis, comte de La Bourdonnaye.

Vous voyez que, même après leur mort et quand ils ne font déjà plus obstacle à personne, on reste assez sévère pour les citoyens qui ont eu le courage de se mettre un portefeuille ministériel sur la conscience.

Comment s'expliquer dès lors, si de leur vivant et quand ils sont encore debout, barrant le chemin à des ambitions rivales ou des intérêts contraires, ils provoquent des colères, suscitent des rancunes, et enflamment l'ire vengeresse des poètes et des correspondants télégraphiques? Il en est parmi ces derniers qui ont fait de la tordre le cou à un homme d'Etat qui n'est pas selon leur cœur. La Cour d'Assises de la Seine est moins expéditive avec les anarchistes et elle y met plus de formes.

Voyez, par exemple, cette dépêche de Montevideo publiée, il y a trois ou quatre jours, par le *Courrier de la Plata*, sur M. Vidiella.

L'opinion générale est que le ministre des finances est absolument incapable.

Vient ça y est. Un tour de fil électrique, et voilà un ministre pourvu pour le reste de ses jours d'un brevet d'incapacité. Et je ne jurerai pas que le télégramme n'ait pas été suivi d'une épître où le susdit ministre des Finances apparaît sous les traits d'un crânin ministériel presque aussi hideux qu'une photographie de l'homme coupé en morceaux à Buenos Ayres.

O justice des hommes et des télégraphes!

Et le plus joli c'est que cet arrêt destiné à rester historique soit rendu au nom de l'opinion générale... de cette même opinion, dont il est notoire que le ministre ainsi d'incapacité est jusqu'ici le Benjamin, en qui elle a mis toutes ses complaisances, l'homme sur qui elle compte le plus pour les réformes qu'elle ambitionne.

Ne voulant pas qu'on me soupçonne d'ambitionner un poste dans l'administration des Finances ou d'aspirer à l'une des subventions dont se chauffaient naguère les casquettes de quelque gazette réduite aujourd'hui à la portion congrue, je ne défendrais pas M. Vidiella contre cette épître électrique. Le gaillard est de force à se défendre lui-même, et, si, ses actes n'y suffisent pas, son apologie serait vaine.

D'autre part, il faudrait ne rien savoir des proverbes espagnols et de la... liturgie politique pour ignorer que la pire des imprudences est de mettre son doigt entre l'arbre et l'écorce ou de risquer son porte-plume, en guise corbe de papier maculé de notes chiffrées et de fragments de papier calque découpés d'une mystérieuse façon, représentant, selon toute probabilité des plans de fortifications ou de positions

tout, ses raisons, pour ne pas penser comme nous.

C'est égal, pour un chien de métier, c'est un chien de métier que celui de ministre. Et si quelque chose a le droit de nous surprendre, c'est qu'un homme soit assez fou ou assez patriote pour accepter la corvée quand il n'a pas besoin de ce baurr pour se faire une tartine.

Aussi ne devrions-nous pas, ô publicistes mes amis, décourager trop vite ceux qui arrivent ainsi aux Affaires Publiques. On aura bien le temps, allez, et les occasions ne manqueront pas, de les décider à jeter leur tablier au nez du patron... qui le passera sans difficulté à des marmittons moins désintéressés.

Si nous parlions d'autre chose!

Avez-vous remarqué l'autre jour, dans l'*Union*, le menu offert à ses invités par un grand personnage de Tananarive à l'occasion de ses fiançailles?

Plus de cent cinquante plats!

Voilà qui laisse, loin derrière soi les orgies nivinniques de Sardanapale et les festins sacrilèges de l'infamé Balthazar.

Et quels plats! Rien n'y manquait, depuis les pieds de cochon croûtés jusqu'au canard aux sardines et depuis l'huile propre jusqu'à la marmelade à l'amer Picon!

Quello noco! Et comme les invités ont dû sortir de là!... Les Malgaches ont pu encore s'en tirer, je présume, mais les Européens... Il est vrai que ceux-ci étaient anglais pour la plupart et doués d'entrailles écossaises sans doute.

On était plus sobre à Paris, pendant le siège, en 1870, mais on n'y était pas moins ingénu pour les menus.

Vous souvient-il de la façon narquoise dont un poète exprimait alors ses regrets de n'avoir pas eu à sa table, en ces jours de disette, une de ses belles amies?

Si vous étiez venu, ô belle que j'admire, Je vous aurais offert un dîner sans rival. J'aurais fait l'épave, et je l'aurais fait cuire, Afin de vous servir une aile de cheval.

On avait de l'esprit alors à Paris, «quand même»... au moins autant que les cuisiniers britanniques de S. E. Raitinirivony, 33^e honneur de S. M. la reine des Malgaches.

Ce n'est pas que John Bull, à l'home ou même en voyage, manque d'esprit, de verve et de gaité. Non! Son rire est parfois un peu épais, sa plaisanterie a des dents de crocodile et des parfums de goudron, mais l'humour britannique n'est pas ce qu'un latin gouaillier et supercilieux pourrait en dire. Il y a des éclairs dans ce brouillard, et des perles même dans cet amas concylologique.

Avouons pourtant que les concours, limités du *Figaro*, qu'a récemment inaugurés sur les bords de la Tamise une foule légitimement soucieuse d'accroître sa clientèle, n'ont pas donné tout d'abord de bien brillants résultats.

Invités à présenter au concours des problèmes susceptibles d'aiguiser l'esprit et de susciter la verve des correspondants, les loustics londoniens ont trouvé les questions suivantes:...

— Quel est le nom du plus ancien habitant de Pékin?

— Combien compte-t-on de matous dans le rayon de quatre milles autour de Charing Cross?

— Quel degré de parenté y a-t-il entre M. Gladstone et Cain ou Abel?

— Comment s'appellait le premier homme qui se construisit un canot à avirons?

— Quelle était la blanchisseuse de Ponçé-Pilat?

— Que devienrent les épingles?

Une autre demande: «Combien de fois Jules César a-t-il eu mal aux dents?

Le journal anglais avoue aussi, en rougissant, qu'un de ses lecteurs demanda à savoir «le poids exact de la reine», et un autre éla superficie du faux-col de M. Gladstone».

Ce n'est pas, bien méchant, vous voyez, et notre décadence blâmerait volontiers un rognon plus épici, mais il faut se rappeler que ceci n'est qu'un premier essai. Vous voyez qu'après ces yoles on nous servira des vaissaux à trois ponts.

Et pour finir, ce dialogue entendu hier entre deux noces en rupture de tendresse:

— Où sero-vois ce soir, mademoiselle?

— Où il me plaira.

— Ah!... Ne manquez pas de vous y trouver au moins. Et à quelle heure, s'il vous plaît?

— A l'heure que je voudrai.

— Merci. Et pas plus tard surtout.

Lormont

UNE AFFAIRE D'ESPIONNAGE

Le dernier courrier nous a apporté quelques renseignements sur l'affaire d'espionnage dans laquelle se trouve compromis le capitaine-major Otto Von Seel, commandant la place forte de Biche, en Alsace-Lorraine, arrêté à Marseille, le 13 avril dernier, par M. Perletti, commissaire spécial de la gare et des ports. Les circonstances qui précèdent son arrestation furent des plus simples, et c'est pour ainsi dire un pur hasard qui l'a amené.

Descendu depuis trois jours dans un hôtel avoisinant la gare, le capitaine Von Seel vivait en dehors de toute surveillance, quand il se rendit, à la date désignée plus haut, à 7 h. 12 du soir, dans le bureau du commissariat de la gare pour se plaindre au sujet d'une note trop chargée que lui présentait son logeur.

Son accent exotique éveilla des soupçons. On lui demanda son pays d'origine et la ville où il venait. Il répondit avec une certaine assurance qu'il était né en Suisse et qu'il arrivait de Genève, mais il ne donna son nom qu'après avoir hésité, ce qui achève de convaincre M. Perletti qu'il se trouvait en présence d'un personnage suspect. Le capitaine Von Seel, ayant été fouillé, fut trouvé porteur de poils carres de papier maculés de notes chiffrées et de fragments de papier calque découpés d'une mystérieuse façon, représentant, selon toute probabilité des plans de fortifications ou de positions

stratégiques. On envoya prendre à l'hôtel la valise du voyageur; on y découvrit une carte d'état-major se rapportant aux frontières d'Italie, sur laquelle était tracée une ligne noire marquant une route imaginaire à travers nos places fortes des Alpes.

Le capitaine Von Seel parlait correctement le français et l'écrivait mieux encore. Il montra des lettres qu'il destinait à un ami de Genève; ces lettres dans lesquelles on pouvait relever cependant des fautes de genre étaient écrites en français mais suivant l'habitude des Allemands les noms communs commençaient par une majuscule.

Nous ne dirons pas ce que contenait cette correspondance; c'était, en somme, une bonne précaution prise par le personnage, une échappatoire à l'usage des espions de tous les pays, et le sympathique commissaire de la gare, avec son flair bien connu ne s'y est pas trompé.

Mais comment arrêter le capitaine? Mieux valait attendre le lendemain pour agir en toute connaissance de cause sans lui donner l'éveil et sans lui laisser, d'autre part, l'occasion de filer à l'étranger. On invita Von Seel à passer la nuit dans le berceau du commissariat, et c'est là que, sous bonne garde, il occupa le lit de camp placé à l'angle de l'appartement. Le lendemain, le parquet était prévenu et le capitaine Von Seel, inculpé d'espionnage, fut dirigé sur la prison Châtea.

Il avait visité précédemment le midi de la France, et en particulier les villes de Montpellier, Nîmes, Avignon, Tarascon et Arles où il prétendait être venu, afin de satisfaire son goût prononcé pour le pittoresque et les voyages... circulaires. En attendant, M. Michel, juge d'instruction, a été chargé de mener à bien cette affaire, et il est à espérer que nos magistrats n'oublieront point les deux infortunés patriotes qui expient, dans une forteresse allemande, leur amour trop ardent pour notre pays.

ALBERT ESPAGNET.

BALLADE DES LARMES

Sous cet oranger, quand tu vins t'asseoir, Des oiseaux tremblaient sur la jeune branche: Le printemps jettait, comme un encensoir, Au ciel du matin, une vapeur blanche, Et languissamment s'ouvrait la pervenche... O saison trop brève! ouvre! passe! Les bourgeois d'hier couvraient l'oranger, Et je n'entends plus les mêmes colombes Dans ses rameaux d'or, rire et voltiger. Le printemps nouveau fleurit sur des tombes.

Sous cet oranger, quand tu vins t'asseoir, Au ciel du midi fêtait le dimanche: Le soleil brillait comme un ostensor, Calice de feu dont l'urne se penche, Les oiseaux chantaient d'une voix plus franche Un alleluia dans l'air plus léger... Mais ce qui sourit est prompt à changer: A peine on te voit, déjà tu succombes, O soleil joyeux, riour mensonger! Le printemps nouveau languit sur des tombes.

ROBERT VANDER ELST.

LE PROCÈS EMILE HENRY

(Voir *Union Française* du 22 mai)

Le Président rappelle les origines d'Emile Henry: «A seize ans et demi, vous étiez admis à l'Ecole Polytechnique, mais refusé finalement vous n'avez pas persisté?»

R.—Je craignais d'être obligé d'entrer dans la carrière militaire et je ne voulais pas; un beau jour on m'aurait commandé de faire tirer sur des malheureux, comme le commandant Chapius à Fourmies; j'aime mieux encore être ici.

D.—Votre parent, M. Bordenave, ingénieur-construteur, vous a pris avec lui, à Venise, aux appointements de 100 francs par mois, mais vous l'avez quitté au bout de quelques mois, parce que vous étiez fatigué de sa surveillance?

R.—Pas du tout, c'était pour des motifs tout personnels.

D.—Vous pouviez gagner, votre vie honorablement travaillant.

R.—C'est pourquoi nous n'honorons pas les bourgeois, puisqu'ils ne travaillent pas. Avec cent francs par mois, d'ailleurs...

D.—Il y en a beaucoup qui ne gagnent pas autant à votre âge.

R.—Oui, mais il y en a beaucoup aussi qui gagnent infiniment plus sans rien faire: des douze cents francs par mois!

M. le Président rappelle divers patrons, chez lesquels l'accusé a travaillé et dont il n'a pas eu à se plaindre, ainsi qu'il l'a lui-même déclaré.

R.—A cette époque, je n'étais pas anarchiste.

M. le Président.—Il semble, en effet, que vous ayez, dans le milieu de 1892, subi l'influence de votre frère aîné qui, lui, faisait dans les meetings, l'apologie du Ravachol. On fait, à cette occasion, des perquisitions chez vous et l'on trouve des écrits anarchistes, des études socialistes, manuscrites, ou vous dites: «Vive la loi! bas l'organisation et la morale! Les pontifes et les avocats sont les pires ennemis des travailleurs» (Rires) C'est alors que vous collaboriez à l'*En Dehors*, que vous en devenez l'administrateur; vous n'avez pas voulu être officier; vous disiez: «Les imbéciles sont patriotes; tournez la phrase, les patriotes sont imbéciles. Vous n'avez pas voulu être soldat?»

L'accusé.—J'avais trois ans de bataillon scolaire; c'était tout ce que je pouvais supporter comme militarisme.

M. le Président.—Vous supportiez impatiemment le travail dans les ateliers; vous

êtes, à ce moment, l'ami d'Ortiz qui travaillait avant vous, chez M. Dupuy, ornementiste, et qui, vous le savez, n'avait aucune répugnance pour le vol. Il est votre meilleur ami. Lorsque vous avez brusquement, le 11 novembre, quitté l'atelier après lui, vous avez gagné l'Angleterre; vous aviez pour cela de bonnes raisons. Il y avait eu une explosion le 8 novembre. Eh bien, dites ce que vous avez fait, puisque, après avoir nié vous avez fini, par faire, des aveux. Renouvelez ces aveux, spontanément; faites le récit de l'attentat.

L'accusé.—Les motifs, je les dirai demain, aujourd'hui je me bornerai à exposer le fait. La Compagnie des mines de Carmaux venait d'opprimer les mineurs; j'ai voulu punir les bourgeois autant qu'il était en mon pouvoir, de le faire. Après m'être assuré que la compagnie était au n° 11 de l'avenue de l'Opéra, j'ai examiné les lieux, j'avais vingt cartouches de dynamite, j'ai acheté un tube dont je me suis servi pour faire un détonateur, 4 kilos de potasse, 100 grammes de sodium, un marmite de 3 fr. 50.

J'ai fabriqué le détonateur de manière que l'eau mise en contact avec le sodium par le renversement fit détoner trois amorces au fulminate de mercure; j'ai placé ce détonateur au centre de la marmite, en l'entourant de vingt cartouches de dynamite et en remplissant les vides avec les quatre kilos de potasse mélangés de poudre de sucre; puis j'ai assujéti le couvercle au moyen d'un ficellard, de telle manière que je pusse passer la main dessous et m'en servir comme d'une poignée. C'est cet orgin que j'ai transporté vers 11 heures un quart à la Compagnie de Carmaux. Voilà!

M. le Président rappelle comment cette marmite fut découverte devant le pailier, dans l'angle gauche, contre la porte à l'entresol; comment l'engin fut transporté par le garçon de bureau Garin et le gardien Beaux, au commissariat de la rue des Bons-Enfants avec le brigadier Fomorin; comment il éclata brusquement deux minutes à peine après leur entrée mettant en miettes Garin, Beaux, Fomorin, le secrétaire du commissaire Poussot, et blessant mortellement, de la manière la plus cruelle, l'inspecteur de police Troutot. Ce fut, dit-il, un spectacle épouvantable! Eh bien Henry, ce n'était pas le directeur de la Compagnie de Carmaux que vous aviez voulu atteindre; il n'habitait pas 11, avenue de l'Opéra?

L'accusé.—C'étaient les personnes riches qui habitent la maison; j'avais calculé que si la bombe n'éclatait pas, conformément à mes prévisions, des policiers viendraient toujours la prendre, la renverseraient forcément et provoqueraient ainsi l'explosion et je m'en servais ainsi les policiers, mes ennemis également.

D.—Oui, c'est ce que vous avez déclaré à l'instruction, quand vous vous êtes déterminé à reconnaître votre culpabilité et en présence des recherches dont d'autres anarchistes étaient l'objet.

R.—Je ne voulais pas que d'autres que moi fussent frappés.

D.—Après avoir, du reste, soupçonné aussitôt après l'attentat. Le numéro du *Temps* qui enveloppait l'engin et où il était question de vous, avait mis sur votre trace. On fit une perquisition chez vous et on l'apprenait vous vous empressiez de quitter Paris, le 10 novembre. En effet, vous avez cessé de revenir chez M. Dupuy et vous l'avez prévenu que vous quittiez la France, parce que vous ne vouliez pas du tout vous exposer à subir de la détonation préventive à l'occasion de l'attentat, que vous aviez assez de celle que vous aviez faite récemment.

Vous protestiez, cependant, de votre innocence et, en effet, étant donné les courses que vous aviez faites dans la matinée du 8 novembre 1892, de 10 heures 1/2 à midi moins un quart, il parut impossible que vous fussiez l'auteur de l'attentat. C'était vous, pourtant; vous avez donné de telles précisions sur l'achat des divers éléments de l'engin, sur les voitures que vous avez prises, sur toutes les conditions dans lesquelles vous avez commis votre crime, qu'il a bien fallu reconnaître que vous disiez vrai.

Et le président rappelle tous ces détails, qui sont connus; il termine en demandant à Emile Henry comment il a vécu et où il a habité de 1892 à 1893.

R.—Mais, je n'ai pas à vous le dire; du reste, j'ai dit que j'étais allé en Belgique en avril 1893, et, plus tard, j'ai travaillé comme ouvrier mécanicien, boulevard Mordlan.

D.—Vous êtes allé rejoindre Ortiz?

R.—Non pas.

D.—Prenez garde à votre silence.

R.—Ça m'est égal; je n'ai pas à prendre garde à mon silence, je sais bien que j'ai été condamné à mort.

M. le Président.—Écoutez, je crois que j'y a un aveu qui coûte à votre fierté. Vaillant a avoué qu'il avait touché 100 francs d'un cambrioleur; vous, vous ne voulez pas reconnaître que vous avez tendu cette main pour recevoir l'argent du vol, cette main qui est blanche, mais que nous voyons couverte de sang.

R.—Mes mains sont couvertes de sang comme votre robe rouge l'est elle-même. D'ailleurs, je n'ai pas à vous répondre, vous n'êtes pas un juge d'instruction.

M. le Président.—Vous êtes un accusé et mon devoir est de vous interroger.

Henry.—Je ne reconnais pas votre justice, je suis heureux de ce que j'ai fait.

D.—Vous ne reconnaissez pas la justice, malheureusement pour vous; vous êtes entre ses mains et les jurés auront à apprécier.

L'accusé.—Je le sais.

M. le Président.—Assoyez-vous?

L'audience est suspendue à 2 heures 30.

Elle est reprise à 2 h. 50.

Audition des témoins

Quand on appelle le premier témoin, le garçon de café Agénou, on constate qu'il n'est plus là, ni le suivant, etc.

Le brigadier Poisson vient à la barre et Henry regardé en ricanant sa politesse consistée de médisances, d'où se détache la croix de la Légion d'honneur. Mais toute réflexion faite, M. le Président Poisson juge inutile d'intervenir l'ordre des témoignages; il renvoie le brigadier Poisson et suspend à nouveau l'audience jusqu'à l'arrivée des témoins qui se sont absents; il est 3 heures 10 quand la Cour rentre en séance. Voici le garçon de café Agénou; c'est lui qui a servi Emile Henry au café Terminus. Au moment de l'explosion, il a reçu un éclat de bombe à la jambe droite; la blessure n'était pas grave. Paquet, également garçon de café, a été blessé

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Mercredi 23 Mai 1894

ABONNEMENTS

CARNE LIQUIDA

(VIANDE LIQUIDE)

Extracto Liquido

PTOGENO Y PEPTONIZADO

DOCTOR VALDEZ GARCIA

FABRICADO

VILLEUR Y VALDEZ GARCIA
DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)
Calle URUGUAY N.º 175



EN VENTA
EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL EXTRANJERO
G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8
Genova.
Ed. Michel, V. Elisabeth, Vening-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
G. Gualing y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

SENEGUINA

JARABE CURA LA TOS EN 48 HORAS PASTILLAS
EN LAS FARMACIAS

BYRRH

VIN DE MALAGA

de VIOLET freres

Almacen Marsellés

MARTIN CATALOGNE

25 DE MAYO 281--MONTEVIDEO

Collège Franco-Anglais

85--CONVENCION--85

F Enseignement primaire et commercial divisé
en trois cours, d'après le système des Ecoles
Primaires de France.
Directeur: LOUIS PARDES.

GUANTES Y PLUMAS

Casa especial para limpiar y teñir guantes y
dumas.
Guantes nuevos de toda clase a precios mó-
pulos.

AL PROGRESO
322--URUGUAY--322

ARTURO J. PENTREATH

Agente de avisos en los ferro-carri-
les, vias, diarios, etc.
Unico contratista para avisos en todos los fer-
ro-carri-les de la Republica Oriental, unico con-
tratista para avisos en los tren-vias Union, P. as,
Molino, Pocitos, Reducto, Uruguayo y Mon-
tevideo.

91a--ZABALA--91a

L. DELPECH

COURS D'ENSEIGNEMENT COMMERCIAL

Les cours suivants s'ouvriront pendant le mois
de Mai, sous la direction de divers professeurs.
Comptabilité, Tenue de Livres, Français Ortho-
graphe espagnole (à l'usage des étrangers), Droit
Civil, Droit Commercial. M. Delpech inaugurera
en outre un cours de tenue de livres pour jeunes
filles, dans un pensionnat de demoiselles, le 10
Mai prochain.

200--SARANDI--200

APERTURA DE SUCESION

Por disposición del Sr. Juez L. Departamental
doctor Francisco Capella y Pons, se hace sa-
ber al público la apertura de la sucesion de
don Juan Marquó, a fin de que todos los que
se consideren con derechos a ella, por cualquier
título, se presenten a deducirlos ante este Juz-
gado dentro del término de 30 dias, bajo aper-
cibimiento de lo que por derecho hubiere lugar.
Montevideo, Marzo 9 de 1891.--Alejandro de
a Socera, Escribano público.

Dr. HORMAECHÉ

Practica las inyecciones de sustancia
viva segun el método Brown Sequard.
134--18 DE JULIO--134



La mejor leche, la más

pura que viene hoy a

Montevideo y manteca

fresca es la de la estan-

cia erena. (Joani có).

SE VENDE

183 PEREZ CASTELLANOS 183

Dirección de Cementerios

Debiendo ser extraídos del sepulcro núm. 31º
del 1er cuerpo del Cementerio Central, propie-
dad de la Logia «Los Amigos de la Patria», los
restos de Matilde Jauraud, Victor Luis Ri-
chebraque, Victor Saxe, Margarita E. Ravaz,
Maria S. de Malouche, Aquiles Masqueles,
Augusto F. Blandin, Carolina Noguez de Fer-
nandez, Bartolomé Demorier, Juan Trume,
Bernardo Nogués, Juan Letrillard, Rosa Vero,
Maria G. L. Mampou, Julian Lecesmo, Juan
Mampou, Enrique Maurie, Teresa Lasalle de
Letrillard, Juan Carlos Honoré, José Marini,
José Moneton, Enrique Jacobsen Carlos E.
Cheuvenet, Eugenio Serrasin, Francisco Carlos
Maton, Policarpo Ahumada, Onorato Roselin,
Juan Ducan, Pedro Lousteau, Francisco Dupont
Lorenzo E. Saint Ges, Juan V. Saberan, Juan
Lapit, Alejandro Bordini, Eugenio Dabard,
Agustina Masqueles, Martin Alejandro, Al-
fredo, Ramelot, Jose Ferrar, Luis A. Paumé
Juan Ramelot, Josefa Rocha, Alfredo Teau-
naud, Francisco Leveque, Francisco Rocha,
Antonio Srauguet, Beltran Duprat, Augusto
V. Blandin, Victorina Baillarge, G. de Parodi,
Nicolás Amiat, se previene a los interesados
que tienen 90 dias de plazo para trasladarlos
a otro local. En caso contrario se depositarán
en el osario general, así que se cumpla el tér-
mino señalado.
Montevideo, Abril 12 de 1891.

La Dirección.

COCHERIA

y Empresa de Pompas Fúnebres

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

43--URUGUAY--43

BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO GEBELIN

20--CANELONES--20

Casa especial para baños de

todas clases

SERVICIO ESMERADO

Precios sumamente módicos. Baños

frios ó calientes sin ropas, 0.24 cts., id

con ropa 0.30 cts. Puede visitarse el

Establecimiento.

20--Calle Canelones--20

HOTEL DE PROVENCE

TENUE PAR

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEURS

On prend des pensionnaires a prix très mo-

dérés.

Nourriture et logement 1 plastro 20 par

jour.

Salons pour familles--On porte a domi-

cile.

A côté du Palais du gouvernement, a portée

de tous les tramways, près du Théâtre Solis.

CIUDADELA 148. 150, 152 BTJ 154

11) TEL UNIVERSAL

DE

JUAN IERASUN

CONTIGU AU THEATRE CIBILS

Rue Ituzaingo a l'angle de la rue

de las Piedras

Dés aujourd'hui, je mets a la disposition du public et

de ma nombreuse clientèle mon établissement qui peut

rivaliser avec les meilleurs de cette capitale pour

son excellente cuisine, ses chambres spacieuses et bien

aérées; enfin un service irréprochable et des prix excessi-

vement bas.

Les voyageurs paieront par jour pour déjeuner, diner et

chambre \$1.50.

Outre l'avantage d'avoir toutes ses chambres don-

nant sur la rue, l'hôtel a des appartements pour famille in-

dependants, avec toutes les commodités voulues et des pri-

x très bas.

Personne ne peut ignorer combien cet hôtel est avan-

tageusement situé pour les commerçants, puisqu'il se trou-

ve en face de toutes espèces d'industries.

De là on peut comprendre qu'il doit avoir des chambres

vastes et commodes pour les commis voyageurs ou repré-

sentants de fabrique.

Les jours de théâtre, l'établissement ouvrira les portes

de ses grands salons qui communiquent intimement

avec le Théâtre Cibilis.

Il fera également le service de restaurant, café, confis-

erie et fournira d'excellente cuisine aux personnes qui

ont pris l'hôtel pour leur logement.

On porte les viandes a domicile a prix réduits qui

peuvent défier toute concurrence.

Service soigné et irréprochable.

Le train du Nord qui vient de la station Centrale conduit

les voyageurs a la porte de l'hôtel pour 1 centesimo.

Le train Oriental qui vient d'après passer devant la porte

de l'hôtel et porte les voyageurs également pour 1 cen-

tesimo, allant de là a la Plage Ramirez et a la "Pentec-

stas".

Le train menant aux Pocitos fait station a l'angle même

de l'hôtel.

Pension au mois..... \$ 20.00

1/2 pension idem..... 11.00

Déjeuner..... 0.50

Dîner..... 0.60

Lit..... 0.50

Bains ordinaires et de pluie.

P. S. N. C.

CIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio

de la Plata y el Pacifico

Salidas sujetas a modificacion

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

ORELLANA

Captan H. W. HAYES

Saldrá el 30 de Mayo de 1891

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lisboa,

Burdeos, Plymouth y Liverpool

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

EN TODAS LAS CLASES

El IBERIA que sale el 16 de Mayo seguirá directamente para Europa sin

tocar en el Brasil.

Mientras exista cuarentena para las procedencias del Brasil, tanto este año

como el que viene, cada alternativa vapor d. Europa vendrá directamente des-

de Lisboa, sin hacer escala en puertos brasileiros, a fin de evitar la cuarentena

en el Rio de la Plata.

WILSON SONS Y Ca. LIMITED

AGENTES EN

MONTEVIDEO Calle Solís 55 // BUENOS AIRES

Reconquista 305

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San

Vicente C. V.

Banque Française--L. B. Supervielle

232--RUE 25 DE MAYO--234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309--311

La Banque émet des traites a terme, a vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe.

Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et parts du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie,

et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentinus,

Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale.

LABANQUE: Emet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres et

cédés, etc., et les reçoit en dépôt pour l'émission des coupons et dividendes

fait des avances sur tous les fonds cotés a la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE

Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres

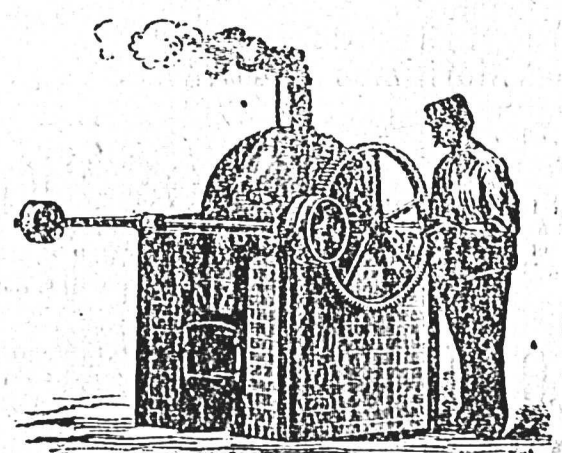
Palements et encaissements sur les deux places

Et toutes opérations de Banque

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. a 11

du matin.

DOS AMERICANOS



MARCA

REGIST. I. RADA

Elaboracion de café a vapor.--Torrefaccion de café por el aire concentrado.

Ventas por mayor y menor.

Especialidad en cafés finos para familias.

Economia de un 25 0/0.

CALLE ARAPEY N.º 199

MONTEVIDEO

Telefono «Montevideo» número 610.

JEAN AICARDI 16

L'IBIS BLEU

Elise, Denis et l'enfant, pendant qu'on faisait

chauffer leurs chambres, étaient venus s'asseoir

dans cette salle commune.

—C'est très amusant, fit observer Georges,

toujours appuyé contre sa maman.

La nouveauté d'un voyage l'enchantait. L'a-

venture l'excitait au rêve. Il croyait vivre dans

un conte qu'il ne comprenait pas bien, mais où

il se sentait jouer, lui aussi, un personnage.

Elle lisait de sa main longue les jolies che-

veux qui tombaient jusque sur les épaules de

son fils.

Au dehors, un froid de nuit marine courait sa-

labre, léger.

—Que nous sommes loin de la neige fondue,

de la boue sale, du ciel tristot dit Elise. Comme

on est bien ici!

Marcant lui prit la main.

—Alors, dit-il, je suis content. Je me repro-

chais déjà notre escapade... Si tu allais prendre

froid!

Elle le regarda, reconnaissant.

—D'abord, je ne suis pas malade, et puis je

vais mieux.

—Arrangez ça dit-il.

Il était heureux, simplement. Il reposa avec

douceur, sur les genoux d'Elise, sa main qu'il

avait prise.

—J'ai bien dit, mon ami, C'est la nuance.

Assis sur une chaise, tout près du fauteuil de